

HISTOIRE ET PRESENT DANS LES MONARCHIES SAKALAVA DU NORD ACTUELLES

Communication au Colloque des Historiens et Juristes
Académie Malgache (5-12 septembre 1977)

par

J.F. BARE

La conjoncture extérieure

Sur la frange côtière du Nord Ouest Malgache, de petites organisations monarchiques sont établies, issues pour la plupart des événements complexes ayant succédé à la prise de Majunga par les armées Merina en 1822 et aux entreprises coloniales françaises qui, de 1840 à l'annexion définitive de 1897, tentèrent de s'assurer les points d'appuis que les pouvoirs sakalava locaux pouvaient leur fournir. La conjoncture historique constituée de deux interventions extérieures brisa ainsi une unique structure d'autorité centrée sur Majunga, le royaume sakalava du Boeny qui contrôla pendant un siècle environ l'ensemble du Nord et de l'Ouest, de Diego Suarez à Tuléar.

Pourtant, par un phénomène analogue à la multiplication des cellules, de nouvelles unités régies par des principes comparables se formèrent : dans les années 1836-1840, les Bemihisatra du Nord, établis sur la presqu'île d'Ampasindava et à Nosy be ; un peu auparavant, les Bemazava d'Ambanja ; en 1849, un nouveau royaume, longtemps sous l'influence des gouverneurs merina, se crée à Analalava ; et, dans les années 1860, deux filles d'Andriantsoly exilé à Mayotte viennent réaffirmer les droits territoriaux des Bemihisatra du Nord à Ampasimena, sur le littoral Nord de la presqu'île d'Ampasindava.

Suivit comme un continuel coup de vent ce qu'on a coutume d'appeler histoire : la politique des races de Gallieni, qui d'après le rapport du gouverneur

général de 1899 «avait au Tonkin montré ses heureux effets». Elle se traduit dans le Nord Ouest comme dans l'ensemble du pays par la création de fonctionnaires indigènes, gouverneurs à titre politique et leurs assujettis. Les monarques sakalava ont désormais des bureaux, signent des documents, confèrent avec les chefs de district. Lesquels, amis ou ennemis, sont leurs interlocuteurs. Surgissent les rébellions armées de 1947, et les positions divergentes des *'panjaka* : tous se choisissent, positivement ou négativement, par rapport à la conjoncture ; la loi-cadre 1956 les voit toujours présents, définis, mais dépourvus de pouvoirs, en tout cas à titre officiel. Si bien qu'en 1972 lorsque j'étais présent parmi eux, les monarques sakalava ne paraissent vivre leurs pouvoirs que par le consensus tacite de ceux, parmi les sakalava du Nord, qui entendent toujours les «suivre» (*manaraka*).

L'histoire «de l'intérieur»

— Un consensus fragile

Si l'on songe ainsi à l'ensemble des facteurs qui, au cours de l'histoire sakalava, auraient dû concourir à la disparition d'organisations fondées sur des logiques antagonistes à celles de l'Etat colonial, puis de l'Etat Malgache, la permanence des petites monarchies sakalava apparaît surprenante. C'est sur cette question qu'aboutit l'itinéraire historique qu'on vient de décrire : dans le Nord Ouest, l'histoire — essentiellement la conjoncture dans l'impact colonial — a transformé, bouleversé, utilisé les têtes politiques locales : mais pour pouvoir transformer et utiliser, il a fallu précisément que ces têtes politiques soient utiles, c'est à dire reconnues ; gouverneurs politiques, ils sanctionnaient et légiféraient, mais ils n'étaient gouverneurs politiques que par le consensus préalable de ce que le vocabulaire du Nord Ouest nomme leurs «suiveurs» (*ampanaraka*) ; consensus qui fut, dans la longue période coloniale, le critère essentiel sur lequel se basa l'appareil colonial pour sélectionner ses points d'appuis.

L'évolution historique et le changement socio-politique du Nord Ouest Malgache renvoient ainsi, nécessairement, à des variables qu'on pourrait nommer a-historiques, structurelles. Pour qu'il y ait permanence de conceptions politiques dominées, il faut en effet que soient posées deux types de conditions sociologiques. D'une part, que les petites monarchies du Nord Ouest n'aient pas été suffisamment affectées par l'économie latifundiaire des années 1920, par les structures coloniales qu'on a évoquées, puis par l'établissement de l'Etat Malgache qui en connaissait de l'intérieur les logiques, mais vis-à-vis desquels elles auraient pu parfois faire figure de concurrentes, d'autre part, il fallait que l'ensemble des conceptions relatives au pouvoir et à la société présentes dans les monarchies soient suffisamment fortes dans la pensée sakalava pour ne pas céder. Il serait certes faux de dire que les monarchies actuelles sont comparables dans leurs capacités de mobilisation aux grandes structures du Boeny, et à ces organismes puissants et riches qu'évoquent des témoins directs comme le capitaine de vaisseau Guillain (1845) (1), et à peu près à la même

(1) GUILLAIN : Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la côte Nord Ouest de Madagascar. 1845.

époque, V. Noel (2). Il n'en reste pas moins que les conceptions sakalava relatives au monde et au pouvoir sont liées aux appareils politiques *ampanjaka* ; comme en témoignait, *a contrario*, le trouble observable chez les représentants de l'Etat Malgache lorsque des conversations venaient à porter sur elles, comme si elles produisaient dans leur pensée un impact fort contre lequel leur rôle social officiel menait une sorte de lutte obscure et inégale.

— Morts, vivants, présent et passé.

L'examen des rôles politiques qui construisent les monarchies du Nord Ouest vient à l'appui de ces constatations paradoxales. Elles sont en effet construites autour de deux structures d'autorité : l'appareil dit «des vivants» (*ny veloño*) ou (*ny manoro*) qui a pour tête (*loha*) le souverain vivant ; l'appareil dit des morts (*ny mihilaña*) ou, par une locution plus récente (*ny andagnitry*), lié aux tombeaux royaux et qui, en théorie, est à la disposition des morts royaux. Ces derniers sont représentés par des possédés installés aux tombeaux royaux. Ils sont légitimés comme «vrais» possédés par l'ensemble des conseillers des deux appareils. Quand les conseillers des vivants et des morts authentifient la présence, chez un individu, d'un souverain mort, ils se donnent ainsi à eux-mêmes un maître qui n'est rien d'autre que l'incarnation de leur propre définition du passé historique et donc de l'ordre monarchique actuel.

L'observateur présent dans des assemblées de possédés du Nord Ouest côtoie ainsi, dans le même espace et au même moment, Andriamisara fondateur mythique des dynasties du Nord Ouest et Amada, mort en 1968 ; Andriantsohy, dernier souverain du Boeny indépendant, et le gouverneur politique de la Joja dans les années 1930 ; Andriamiverigniarivo dit aussi «Zaman'Bao» ; on est alors confronté à des sensations assez comparables à celles que procurent certains tableaux de René Magritte, ou des peignes démesurés surplombent de minuscules armoires : les sensations produites par l'entrechoquement de catégories culturelles normalement opposées.

Or c'est le cas, dans le Nord Ouest, du présent et du passé, de la mort et de la vie, de l'avant et de l'après, tout sakalava du Nord a une représentation précise du temps, dès qu'il s'agit des vies individuelles, et emploie sans cesse des locutions comme «a présent» (*izy io*) «autrefois» (*taloha*) ; quand on lui parle d'un mort, il répond facilement avec un certain désintérêt qui masque d'ailleurs de la crainte, qu'il est déjà (*efa*) mort ; la locution qui revient souvent dans le travail généalogique à propos des générations mortes est «*efa maty aby olo zegny*» qui signifient à peu près tous ces gens là sont morts.

Il est clair, dès lors, que les paradoxes de la possession et de son rôle politique sont liés, précisément, à des conceptions profondes du pouvoir politique et de l'histoire. Le pouvoir monarchique sakalava se réserve cet avantage et ce danger, la permanence volontariste des morts ; ou, plutôt, puisque comme l'af-

(2) NOEL V. : «Recherches sur les Sakalava». *Bulletin de la Société de Géographie de Toulouse*, 1843 sq.

firme le dit-on «les morts n'ont guère de prétention» (*maty tsy raha miha-voño*), le jeu et la représentation théâtrale de la permanence des morts royaux. Par ce biais, toute période politique nouvelle est assimilable, les puissants d'aujourd'hui devenant les morts royaux de demain, que de nouveaux «canaux» (*saha*) feront passer dans le fantasme sakalava de l'éternité du pouvoir monarchique. La fragilité de ce système, qui explique d'ailleurs probablement la chute de la capacité de mobilisation des monarchies, tient cependant à une difficulté majeure. Pour que l'appareil monarchique puisse toujours légitimer des possédés de manières cohérente, il faut que ces derniers représentent des personnages dont les biographies sont assimilables par les catégories culturelles locales.

Plus les vivants s'écarteront dans leur enracinement sociologique et culturel des modèles anciens, plus il sera difficile et angoissant d'être possédé.

Les sakalava du Nord comme ethno-historiens.

L'omniprésence des possédés royaux et, au-delà, du rapport aux morts royaux chez les sakalava du Nord rappelle ainsi la différence de nature profonde entre les organisations hiérarchiques malgaches et les grandes architectures bureaucratiques qui envahissent comme des monstres froids le monde entier. Dans un cas, le théâtre saisissant de la vie politique rappelle constamment le contrat fondamental et tautologique par lequel la vie collective maintient son ordre : les morts royaux sont immortalisés, l'histoire se donne explicitement comme un dépassement perpétuel d'elle-même ; dans l'autre, la légitimité est masquée, et son dévoilement ne fait apparaître que le «cauchemar climatisé» de l'absence de visées culturelles. La hiérarchie et ses justifications politico-religieuses proposent en outre, par le biais de la mort, une explication possible des destinées individuelles. Un noble sakalava qui meurt, c'est un itinéraire de vie singulier qui se réincarne chez un roturier, lesquels sont ainsi tous porteurs éventuels du passé historique. C'est cette asymétrie simple à laquelle, à mon sens, les Sakalava du Nord attachent tant de prix, quelle que soit par ailleurs la désinvolture avec laquelle ils traitent certains des faits liés aux *'panjaka* ; désinvolture qui ne se manifeste jamais dans les domaines profonds liés à la possession.

Quite à parler de l'histoire, les sakalava du Nord préfèrent ainsi la représenter et l'incarner, dans des individus réels entourés et haïs, adulés et craints.

Ils ne cessent alors de rappeler, continuateurs et précurseurs anonymes de Jan Vansina, qu'il n'est pas d'histoire «objective» dont la mesure sera située à l'extérieur des organisations dont elle s'attache à retracer l'évolution ; que le découpage des dates et la périodisation historique ne sont jamais que des commodités d'écriture, non des faits objectifs ; qu'ils ne peuvent être utilisés qu'à l'intérieur des conceptions fondamentales locales relatives au temps historique, conceptions qui forment, comme Paul Ottino l'a révélé pour l'ensemble de l'Océan Indien, les faits premiers universels mais diversement réalisés, des organisations hiérarchiques dont le monde malgache est un des constituants.